

a 1826 fut un des plus rudes que j'aie vu dans ce pays ; il commença par une neige abondante qui tomba au quinze d'Octobre ; le froid fut constamment à un haut degré : au printemps cette grande quantité de neige fondant, tout à coup, produisit une inondation épouvantable ; l'eau s'éleva environ trente pieds au-dessus du niveau de l'eau basse d'été. Deux ou trois lieues de pays furent noyées, chaque côté de la rivière ; toutes les maisons des habitans furent emportées soit par la glace, soit par la rapidité des eaux : l'eau monta graduellement, de puis la fin d'Avril jusqu'au vingt de Mai ; elle baissa jusqu'au vingt de Juin que la rivière commença à rentrer dans son lit. Il n'étoit plus temps de semer. Cette inondation fut la dernière de nos plaies : mais ses suites se firent sentir pendant plusieurs années. Une partie des colons quitta le pays et gagna le Canada ou les Etats unis ; les autres se retirèrent dans les lieux de pêches et de chasse pour vivre avec leurs familles. Peu à peu ils se construisirent des maisons et se réunirent encore une fois sur les bords de la Rivière rouge. Il ne périt personne dans l'inondation. Le pays s'est remis de tous ces malheurs. Le sol qui est fertile produit le bled, l'orge, l'avoine, les pois et tous les légumes ; malheureusement les femmes qui sont toutes métisses, ou sauvages ne savent fabriquer ni toiles ni étoffes, pour habiller la famille : il faut avoir recours aux magasins de la compagnie de la Baie d'Hudson pour cet objet dispendieux.

Chargé par l'Evêque de Québec de desservir la colonie de la Rivière rouge et d'étendre la connaissance de Dieu partout où je pourrois, je trouvai, en arrivant dans le pays, la colonie partagée en deux : une partie étoit sur la rivière au dessous de St. Boniface : c'étoit là véritablement le lieu de l'établissement : j'y fixai ma demeure, et travaillai à instruire les femmes et les enfans des chrétiens du pays. Il falloit leur apprendre les prières chrétiennes et le catéchisme etc. que personne autre que nous ne pouvoit leur montrer, parceque aucun d'entre eux ne savoit lire. Ce poste qui étoit le moins peuplé alors, surtout en catholiques, est devenu le plus peuplé par la suite. Mr. Dumoulin mon compagnon fut chargé d'instruire l'autre partie de la population qui étoit à une vingtaine de lieues de St. Boniface, dans un lieu nommé Pembina. Il fit entrer dans le sein de l'église un bon nombre d'infidèles qui l'aimoient comme leur père. Il bâtit une chapelle, une maison, une école : le tout ne fut jamais fini ; parceque, par de nouveaux traités entre les Etats unis et la Grande Bretagne, le poste de Pembina se trouva dans les Etats unis. Il fallut l'abandonner, et tous les frais qui y avoient été faits furent perdus : ceci se passa en 1823. La popu-